

SUCCÈS POPULAIRE
D'UNE SAISON HORS NORME

Des manifestations de très haute qualité, des échanges à n'en plus finir et des spectateurs par centaines de milliers... Décidément, l'Année de la France en Chine (qu'il conviendrait de coupler avec l'Année de la Chine en France pour un bilan exhaustif) dénote par son singulier succès. 330 000 visiteurs à Pékin, 250 000 à Shanghai, 210 000 à Hong Kong (chiffres au 30 mars pour cette dernière ville) : les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres de l'Impressionnisme – issus pour la plupart de la collection du musée d'Orsay – ont ainsi attiré une foule colossale, contraignant même les responsables pékinois à ouvrir le musée des Beaux-Arts durant 36 heures non stop les derniers jours de l'exposition ! Ballets, concerts, cirque, littérature, cinéma... : la coupe est évidemment loin d'être pleine. Le programme se poursuit avec, notamment, au chapitre des expositions, « Visions françaises » (grandes réalisations, en Chine et en France, d'architectes français), « Cosmopolis » (exposition multimédia sur le développement urbain) et, dans un autre registre, « Louis XIV » (évoquant en peintures et en sculptures du Roi Soleil). La parade / pique-nique sur la grande Muraille de Chine (voir Rézo n° 16) a été reportée en septembre, les 17 et 18 précisément. Ce rendez-vous hors norme clôturera symboliquement deux années d'allers-retours culturels sans précédent, de même qu'une tournée du Ballet de l'Opéra national de Paris.

F. B.

Agnès sur les pas de... Varda

Inclassable autant qu'incontournable, Agnès Varda a présenté cet hiver quelques-uns de ses films au public pékinois, dans le cadre d'un hommage rendu à des réalisateurs français. Une actualité chargée d'émotion pour la cinéaste qui n'avait pas foulé le sol chinois depuis... 1957.

Lors du premier volet des Années croisées, la Cinémathèque française programmat une rétrospective de 100 films du cinéma chinois. Cette année, c'est à la Cinémathèque de Pékin qu'un hommage était rendu aux réalisateurs français, avec la projection de 41 films, du 4 au 30 mars dernier.

Invitée d'honneur de cette manifestation, la cinéaste Agnès Varda est venue présenter un panorama de son travail, dont *Cléo de 5 à 7* (1962), *Jacquot de Nantes* (1990) et *Les Glaneurs et la Glaneuse* (2000). Étudiants et cinéphiles pékinois étaient présents en masse pour rencontrer celle qui y est considérée comme l'égérie de la Nouvelle Vague. « Je trouve qu'on a choisi des films qui me représentent bien, même si *Cléo* tranche au sein de la Nouvelle Vague. J'y suis du point de vue période, mais pas au point de vue esthétique », confiait-elle, prudente, juste avant son départ. « J'hésite vraiment à revenir là-bas. J'ai presque peur du changement, ça fait si longtemps. Moi, j'ai surtout le souvenir de tous ces gens en bleu qui travaillaient pour le grand bond en avant et de cette incroyable énergie collective. Ce qui me plaît aujourd'hui, c'est de voir tous ces jeunes Français qui partent vivre en Chine. C'est un signe des temps : ils ont compris que c'est là-bas que ça se passe ! »



Photographies d'Agnès Varda, invitée à parcourir la Chine il y a presque 50 ans

100 fleurs chinoises, des milliers de photographies et le roi des singes

Un propos en forme de clin d'œil à la nouvelle génération, de la part d'une pionnière, dans ce domaine-là aussi : ce second séjour de la réalisatrice en Chine intervient, effectivement, quarante-huit ans après un premier voyage en 1957. Elle était à l'époque invitée en qualité de photographe dans le cadre des Amitiés franco-chinoises. Le régime initiait alors « l'Année des 100 fleurs », une expérience – vite avortée – de libéralisation qui encourageait les intellectuels contestataires à s'exprimer. Deux mois durant, Agnès Varda parcourt le pays, seule ou en compagnie des autres Français conviés. « L'objectif de ce voyage était d'être utile à la reconnaissance officielle de la Chine populaire par l'ONU. Mais finalement, les seuls intellectuels que j'ai pu rencontrer sont les parents du peintre Zao Wou-Ki », témoigne-t-elle aujourd'hui, sur un ton à la fois tendre et distancié. Elle découvre la Mandchourie, puis s'arrête à Shanghai où elle croise Cartier-Bresson – lui aussi en vadrouille, des cend le fleuve Jaune –



« J'avais emmené un Rolleiflex, un Leica et une chambre », se souvient Agnès Varda. – © A. Varda

explore le Sud-Est peuplé de minorités ethniques. Elle met aussi à profit cette pérégrination dans l'Empire du Milieu pour glaner une riche iconographie au sujet du roi des singes Sun Wukong, le plus célèbre et le plus facétieux des héros de légende du pays. Les Éditions du Seuil, qui lui avaient commandé ces recherches, lui sauront gré de son goût déjà affirmé pour son amour des gens et rencontres impromptues. Cette errance lui fait découvrir la simplicité de la vie paysanne, les fêtes de villages et leurs innombrables acrobates, jongleurs et troubadours, les ouvriers, les dockers fluviaux. « J'avais emmené un Rolleiflex, un Leica et une chambre, se souvient-elle. Dans les villages reculés, je communiquais par signes, j'étais la risée des gosses ! » À son retour, elle ramène des milliers de clichés en couleur et en noir et blanc, témoignages précieux d'une société aujourd'hui révolue. Cartier-Bresson publiera un recueil de photos l'année d'après. Les images de la jeune photographe resteront dans les grands cartons qu'elle conserve dans sa maison de la rue Daguerre, à Paris.

La passion d'Agnès Varda et de quelques maîtres français de la pellicule

À l'époque de son expérience chinoise, Agnès Varda avait déjà réalisé son premier long métrage *La pointe courte* (1954) et constitué sa société de production Ciné-Tamaris. Mais c'est surtout avec *Cléo de 5 à 7* qu'elle affirme son regard original de cinéaste et de monteuse, aux côtés de son mari, le réalisateur Jacques Demy. En 1990, elle signe *Jacquot de Nantes*, une biographie en hommage à ce compagnon d'une vie tout juste disparu, œuvre qui raconte « la vocation d'un petit garçon qui réinvente le cinéma dans son grenier ». En 2000, le documentaire *Les Glaneurs et la Glaneuse* – suivi en 2002 de *Deux ans après* – confirment sa passion pour « un cinéma généreux, intelligent et fin », selon les mots de Serge Toubiana, directeur de la Cinémathèque française et instigateur de l'événement pékinois. La rétrospective dévoilée dans la capitale chinoise, qui compte aussi des œuvres phares de

Berri, Carax, Chabrol, Clouzot, Cocteau, Demy, Epstein, Guitry, Kechiche, Lelouch, Renoir, Tati, Truffaut et Vigo, doit ensuite être programmée dans les cinémathèques de Shanghai et Hong Kong. On l'aura compris, l'espiègle Agnès Varda a plus d'un tour dans son sac, à la manière du roi des singes. À 82 ans, toujours en prise directe avec sa carrière de cinéaste, elle s'est lancée, avec brio, dans la pratique délicate de la vidéo d'art. Son exposition « 3 + 3 + 15 = 3 installations », montrée à la galerie Martine Aboucaya cet hiver, est un condensé émouvant du personnage et de son œuvre.



Photographies d'Agnès Varda

Tubercules amoureuses et rituel sur la plage de Noirmoutier

Accueilli par une statue parlante en carton-pâte à l'effigie de la facétieuse, le visiteur y découvrirait, stupéfait, l'usage hétérodoxe de pommes de terre germées en forme de cœur, matériau inventé lors du tournage des *Glaneurs*. Trois écrans, des gros plans en hommage indirect à Parmentier, un dieu marin incongru crachant des tonnes de patates, pour cette œuvre intitulée *Patatutopia* (2003), produite pour la 50^e Biennale de Venise. Dans la salle à côté, quatorze chaises « musicales » pour un panel d'autant de moniteurs et un écran central, pour voir et entendre les *Veuves de Noirmoutier* (2005). Ces treize magnifiques dames, qui ont en commun avec Agnès Varda la perte de l'être cher, nous parlent d'amour, d'absence et de petites choses quotidiennes disparues. Déambulant sur la plage avec la vidéaste autour d'une table-médium lors d'un rituel imaginaire et fascinant, elles laissent le spectateur dans une transe empathique. *Le Triptyque de Noirmoutier*, tout aussi intime mais moins personnel peut-être, dévoile une scène d'intérieur avec trois personnages sur trois volets-écrans en bois que le visiteur peut manipuler à loisir. C'est la plus mystérieuse des œuvres de cette exposition d'Agnès Varda, dont la découverte est un vaccin de rappel pour la joie de vivre.

LAURENT VÉDRINE

Édouard Manet, Le Fifre, 1866, Musée d'Orsay, Paris

FOCUS

TOPOGRAPHIE AMÉRICAINE

Après un premier numéro consacré à l'Allemagne, la 2^e édition des « topographies » de l'AFAA, réalisée conjointement avec le service culturel de l'ambassade de France à New York, revient sur les mécanismes qui ont permis à la création plastique française, après des décennies de « jachère », de retrouver une place de choix au sein des institutions comme du marché américain.

La génération du renouveau

Après un retour historique sur les raisons, multiples, de la quasi-absence des artistes français sur la scène américaine depuis le début des années 60 (malgré la présence régulière de peintures tel Daniel Buren, Sophie Calle ou Jean-Pierre Raynaud), « topographies » salue l'incontestable renouveau qui marque la fin des années 90. L'exposition collective *Pre-mises* (Guggenheim 1998), la saison *Côte Ouest* (1999) présentent une nouvelle génération d'artistes et Pierre Huyghe, Christian Boltanski, Jean-Marc Bustamante, Philippe Parreno, Dominique Gonzalez-Foerster, Chen Zhen, Sophie Ristelhueber, Pierre & Gilles... sont alors identifiés comme des figures de proue. Ce nouveau dynamisme, toutes tendances confondues, pousse le marché, les galeries, les collectionneurs et la presse à un fort regain de curiosité. Dès 2000, ce changement de regard se manifeste par une profusion d'expositions et de monographies à New York et ailleurs, dont certaines, comme Thomas Hirschhorn chez Barbara Gladstone et Brice Delsperger chez Team Gallery en 2002, sont unanimement saluées. Les galeries françaises ont pris largement part à ce retour sur le sol américain. Plus organisés, plus mobiles, et peut-être aussi plus « partageurs », les galeristes (Daniel Templon, Chantal Crousel, Hervé Loevenbruck, Valérie Cueto...) ont fourni une image diversifiée et plus dynamique de la création française actuelle. Certains d'entre eux, attirés par ce regain d'activité, ouvrent désormais une annexe à New York (Yvon Lambert en 2003).

Différents contextes, différentes opportunités

Sur cet immense territoire, la présence des créateurs français s'est affirmée en dehors de New York et Los Angeles dans des villes comme New Orleans (Jean-Michel Othoniel en 2001), Atlanta (Mélik Ohanian en 2003), San Francisco,

Milwaukee, San Antonio, Miami... Les artistes français, présents un peu partout, ont su tirer parti des différents contextes locaux en termes de contacts et de débouchés pour se bâtir un réseau américain particulièrement efficace et dégager de nouvelles opportunités.

Ces opportunités ont été notablement encouragées et amplifiées par divers mécanismes parmi lesquels « topographies » relève en particulier le fonds *Étant donnés* et les résidences d'artistes aux États-Unis.

Le fonds franco-américain pour l'art contemporain *Étant donnés* a, depuis sa fondation en 1994 par l'ambassade, la DAP et l'AFAA, contribué à la mise en place de plus de 150 projets pour un montant de 1,5 million de dollars. Réunissant expertise des professionnels, ressources financières publiques et privées, ce fonds bilatéral est aussi un formidable moyen d'intéresser les Américains à la réalité du système français. Comme le dit Larry Rinder, conservateur au Whitney Museum « C'est une incroyable réussite... à ma connaissance, aucun pays n'attache une telle importance à la création de liens entre professionnels... la France bénéficie aujourd'hui d'une image très positive et vibrante. » De son côté, le réseau de résidences, ouvert aux artistes de toutes origines, permet aux artistes français de s'immerger dans le contexte américain en disposant de temps pour la réflexion et la création. L'AFAA et la DAP sont partenaires de plusieurs grandes institutions (PS1, ISCP à New York, 18th Art Complex à Los Angeles) qui ont accueilli, sans compter les lauréats du programme de recherche et de création Villa Médicis Hors les Murs, une cinquantaine de Français depuis trois ans.

Désormais, les plasticiens français partent mieux armés pour pénétrer le marché américain et c'est une nouvelle perception de la création française contemporaine qui se fait jour aux États-Unis. Si « topographies » reconnaît qu'aucun artiste français n'a encore atteint les cotes de Gerhard Richter ou Bruce Nauman, ce regain d'intérêt peut faciliter, par l'intermédiaire des galeries, l'accès à tout un réseau de collectionneurs, et avec eux, aux collections des musées américains, ce qui change considérablement la donne pour les années à venir. n

LAURENT VÉDRINE

topographies #2

juin 2003

Les artistes plasticiens français aux États-Unis (2000 / 2003)

par Antoine Rigot



« Topographies » propose une liste choisie des manifestations à venir, ainsi qu'une sélection de toutes les expositions qui ont lieu depuis le printemps 2003.

LES PLASTICIENS FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS

La saison 2003-2004 est particulièrement riche en expositions collectives et individuelles d'artistes contemporains français : Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Gilles Barbier, Claude Closky, Daniel Buren, François Morellet, Annette Messager, Sylvie Blocher, Anri Sala, Jean-Michel Othoniel, Matthieu Laurette, Thomas Hirschhorn, etc., sont à l'honneur à New York (PS1, Whitney Museum, Dia Center, Guggenheim) ainsi que dans des grandes villes comme Cincinnati, Atlanta, San Francisco, Miami, Los Angeles ou Minneapolis.

« topographies » propose une liste choisie des manifestations à venir, ainsi qu'une sélection de toutes les expositions qui ont lieu depuis le printemps 2003.

• Contact : info@afaa.asso.fr

Ils sont partout, ailleurs, visibles et invisibles, ils ne sont pas l'Institution, ils deviennent malgré eux des institutions. Mais avant tout des passeurs, des go between, femmes et hommes libres, peu nombreux, mais véritablement influents, actifs. Acteurs du réseau, ça se sait. Jusqu'où peuvent-ils l'ignorer ?

ROBERT STORR

un réformateur à Venise

Le commissaire d'exposition Robert Storr a été l'un des piliers du renouveau du Museum of Modern Art à partir de 1991. Après avoir séduit le public et les institutions par sa vision d'un panorama élargi de l'art contemporain, il est désormais aux commandes de la prochaine Biennale de Venise (2007). Il succède ainsi à María de Corral et Rosa Martínez.

Après quantité d'expositions qui ont marqué les esprits ces quinze dernières années, l'Américain Robert Storr est devenu un commissaire recherché, tant par son expérience de conservateur du département des peintures et sculptures du Moma que par sa volonté affichée d'être versatile – au sens noble du terme – dans ses choix artistiques.

Interrogé sur son parcours élogieux, l'homme étonne d'emblée par sa faculté à en citer sereinement un florilège, sans modestie ni prétention. «-Dislocations, Robert Ryman, Tony Smith, Chuck Close, Gerhard Richter, Max Beckmann, Elizabeth Murray, ainsi que les expositions collectives sur la guerre, le grotesque et l'art moderne antimoderniste. Mais aussi celles qui ont été imaginées par d'autres personnes et que j'ai adaptées, à l'instar de la rétrospective Bruce Nauman et de la présentation des dernières œuvres de Willem de Kooning. » Savoir, en outre, qu'il a organisé, pour la première fois dans un musée, une exposition des croquis de l'œuvre culte «-Mauss-» de l'auteur de bande dessinée Art Spiegelmann donne du corps au personnage. Sur le plan de ses acquisitions, la liste est longue et inclut des œuvres majeures de Manzoni, Picabia, Immendorf, Bourgeois, Messenger, Sherman, Nauman, de Kooning...

S'il conserve toujours un pied au musée d'Art moderne, Robert Storr a posé l'autre dans l'antique Venise depuis 2005. Les dirigeants de la doyenne des Biennales d'art contemporain ont d'abord fait appel à lui pour qu'il organise un symposium fondateur en marge des pavillons à cocardes, façon élégante de lui donner le temps et les moyens de préparer son édition à lui, en 2007.

Parfois soupçonné de porter un regard trop sévère sur la manifestation, Storr s'en défend en tenant un discours ferme mais constructif: «-La Biennale ne doit pas être prisonnière de son passé et doit échapper à l'image de foire internationale pour se focaliser sur la grande diversité qui existe dans l'art d'aujourd'hui. Nous devons compter sur les réelles capacités du public à appréhender les œuvres, plutôt que de courir après le marché de l'art ou de prétendre résoudre des problèmes globaux par le biais de concepts-confus. La Biennale ne doit pas être pensée pour les professionnels de l'art, qui eux sont libres de se déplacer comme une nuée d'oiseaux migrants, et qui peuvent voir autant d'œuvres qu'ils le souhaitent n'importe où dans le monde.-» Donc, acte.

Compter, a priori, sur la compréhension et l'exigence du public, c'est bien le credo d'un homme qui a contribué outre-Atlantique et ailleurs à «-modifier les filtres de l'art moderne de qualité-». C'est-à-dire ouvrir la porte à une diversité qui a trop longtemps été ignorée pour des raisons inhérentes à l'Histoire de l'art et à ceux qui l'ont écrit en Occident. «-Je ne crois pas à l'affirmative action en art, et encore moins à un besoin statistique de présentation de telle ou telle catégorie, dit-il. Je sais seulement par expérience que l'art contemporain existe partout, par des gens de tous horizons.

Il ne s'agit pas de faire du faux égalitarisme et d'ignorer les différences, mais de se confronter à un éventail le plus large possible et de tout prendre au sérieux pour qu'enfin l'art d'aujourd'hui puisse s'exprimer avec son propre vocabulaire.-» ■

LAURENT VÉDRINE

Antoine Sfeir : « L'idée de laïcité est peu défendue dans le Moyen-Orient »

Antoine Sfeir, écrivain et rédacteur en chef des Cahiers de l'Orient, porte un regard aiguisé et sans œillères sur les sociétés arabes et les relations qu'elles entretiennent avec l'Occident. Le débat virulent sur la laïcité et la liberté d'expression qui s'est déroulé cette année en France, en Europe, au Maghreb et au Moyen-Orient, est l'occasion pour Rézo de l'interroger sur l'évolution de ces notions indissociables d'une vie culturelle moderne, mais propre à l'identité arabo-musulmane.



Antoine Sfeir – © DR

Où en est aujourd'hui la définition de la laïcité dans les pays du Maghreb et du Proche et Moyen-Orient ?

La laïcité est un terme tabou dans cette région du monde puisqu'elle suppose la séparation de la religion et de l'État. Or, dans la plupart de ces pays, le statut personnel et donc l'état civil est encore régi par les dignitaires religieux. La montée de l'islamisme a accentué l'implication de la religion dans l'organisation de la société et la défaillance de l'État a renforcé encore leur pouvoir dans les sociétés. Dès lors, l'idée de laïcité est peu défendue dans le Moyen-Orient. Cependant, l'idée qui consiste à séparer le religieux – en le limitant à la sphère privée – de l'espace public est pensable partout. Ainsi, à Tripoli, j'ai pu rencontrer une conseillère d'orientation qui

m'a beaucoup marqué parce qu'elle tenait le même discours qu'un intellectuel occidental en faveur de la laïcité, tout en étant voilée. Pour ce faire, le meilleur, voire l'unique moyen est de démocratiser le savoir, notamment l'enseignement supérieur, car c'est ainsi que, de lui-même, l'individu devient citoyen et laisse donc dans la sphère privée ce qui relève de ses choix et croyances religieux. Cette idée, bien sûr, effraie les clercs. C'est donc pour eux que la laïcité passe pour le « Cheval de Troie » des valeurs occidentales. Mais présenter ainsi cette idée, c'est aussi un moyen pour eux de la décrédibiliser auprès de leur public. Le nationalisme arabe laïc, lui, permettait de promouvoir cette séparation – voire cette rupture – entre les affaires publiques et privées. Mais il ne représente plus la force d'hier et ses messages n'ont plus d'écho de ce fait.

La dénonciation, sur un certain nombre de forums Internet arabes, d'une lourde pression sociale sur ceux qui se revendiquent athées est-elle le signe d'une crispation de ces sociétés ou au contraire la marque d'une libéralisation de la liberté d'expression ?

Les deux en même temps. La crispation est celle des islamistes qui font toujours plus pression sur les populations mais la réaction de ces dernières révèle une libéralisation notable, permise par les nouvelles technologies, beaucoup moins propices au contrôle par le pouvoir que ne l'étaient les médias nationaux traditionnels. La liberté d'expression n'existe toujours pas néanmoins dans ces pays, même si Internet constitue un échappatoire. Parfois cependant, ce média entraîne des sanctions pour les auteurs d'écrits critiques, car le contrôle existe.

La mise en œuvre de certains programmes politiques islamistes ne pourrait-elle pas permettre aux masses arabes de s'identifier au pouvoir politique, et ce faisant, de décrire la notion de citoyenneté ?

Liberté et islamisme sont des contraires. En revanche, il est possible que des « islamistes », une fois arrivés au pouvoir, lâchent du lest eux-mêmes. C'est tout le débat actuel

Atlas de la mondialisation

Comprendre l'espace mondial contemporain

Marie-Françoise DURAND
Benoît MARTIN
Delphine PLACIDI
Marie TÖRNQUIST-CHESNIER

Préface de Bertrand BADIE

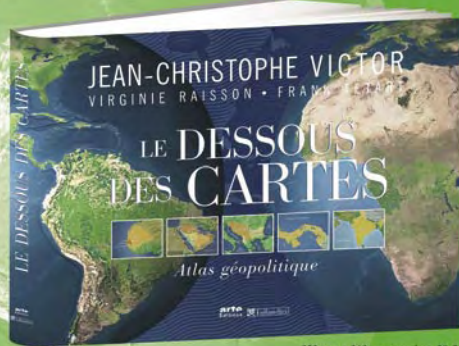


SCIENCES PO
LES PRESSES

Voir et comprendre l'espace mondial

- > Un système de **doubles pages** thématiques
- > Une **vision dynamique des changements** en cours combinant textes, cartes et diagrammes
- > Une **approche transdisciplinaire** croisant science politique, sociologie et géographie
- > Une **navigation interactive** grâce à son lexique indexé et aux mots clés

L'AVENIR SE LIT DANS LES CARTES



252 pages, 160 cartes couleur, 29 €. Disponible dans toutes les librairies et les Fnac.

RETROUVEZ JEAN-CHRISTOPHE VICTOR
à la Fnac de Toulouse le 3 novembre,
de Strasbourg le 9 novembre,
de Lyon le 28 novembre
et au Café Géopolitique le 17 novembre
184, boulevard Saint-Germain, Paris VI, de 18h à 22h.

arte
Éditions
www.arte-tv.com/idc

Tallandier
4, rue du Teat, 75014 Paris
Tel. : 01 40 46 43 88

LE DESSOUS DES CARTES

Je voulais nommer ce livre l'« Atlas du raisonnement ». Car son but est de donner au lecteur des outils pour réfléchir aux situations internationales, et lui permettre de déchiffrer celles qui se présenteront plus tard alors que nous ne les connaissons pas encore. L'Atlas du Dessous des Cartes* poursuit l'ambition pédagogique de l'émission : donner des instruments pour apprendre et faire évoluer nos représentations du monde. Y a-t-il des guerres justes ? Quelles frontières pour l'Europe de demain ? Peut-on prévoir la politique chinoise ? Le réchauffement climatique est-il réversible ? À qui profite le terrorisme ? Pourquoi Diégo Garcia est-il un archipel important ? L'Iran peut-il se sentir en sécurité ? Autant de questions cartographiées qui rappellent qu'il s'agit bien là d'un atlas politique, un atlas objectif mais nullement neutre puisqu'il ne cherche pas à être géopolitiquement correct à tout prix.

Jean-Christophe Victor, avec Virginie Raison et Frank Tétart

* Éditions Arte/Tallandier

autour du Hamas qui a d'ores et déjà montré qu'il n'est pas qu'un groupe violent et qu'il est capable de s'adapter aux règles de la vie politique, loin des luttes armées sur le terrain. Malgré ces amendements, la mise en œuvre de programmes islamistes n'est pas souhaitable pour les populations de la région. Outre le peu de cas qu'il serait fait des femmes, cela poserait des problèmes pour l'ensemble des droits humains.

En Iran, on est pourtant bien forcé de constater la coexistence d'un modèle républicain, d'une théocratie hiérarchisée et d'une myriade d'associations légales qui défendent les aspirations à l'ouverture d'une très grande partie de la jeunesse et de la société.

Certes, mais les aspirations à l'ouverture ne sont pas voulues par les ayatollahs, elles se font même à leur insu. D'une part, en raison de l'ouverture économique et d'autre part, en raison du développement des moyens de communication et d'information. Plus encore, les contraintes du régime ne sont pas sans lien avec le fait que les Iraniens sont les moins anti-américains du Moyen-Orient. En d'autres termes, la lutte pour la liberté se fait contre le régime et non avec lui.

L'islam, en tant qu'entité, a-t-elle intérêt aujourd'hui à encourager les rencontres religieuses autour de l'idée d'œcuménisme ?

Non, car l'islam se veut être l'aboutissement du message religieux. Il n'a donc pas intérêt à encourager l'œcuménisme. Il n'en a d'ailleurs pas les fondements théoriques dans la mesure où il est englobant.

Que pensez-vous du Manifeste des Libertés, de la Revue Prochoix, etc ? Ces mouvements sont-ils favorablement accueillis dans les pays arabes ?

Ces initiatives sont toujours positives et souvent nécessaires, y compris en France. Il en a existé et en existe toujours dans le Moyen-Orient mais elles sont minoritaires. Quelques militants crient donc dans le désert aujourd'hui. En Iran, par exemple, il existe plusieurs revues culturelles.

La culture étrangère peut-elle être l'alternative à un repli identitaire pour une partie de

la population ?

Non, les cultures autres ne peuvent pas être un outil mais un complément. En effet, elles peuvent déclencher le réveil de la culture locale puis se développer ensemble mais distinctement, avec des ponts entre elles éventuellement. Il ne saurait y avoir de substitution et cela d'ailleurs n'est pas souhaitable, aucune culture n'y gagnerait.

Mis à part la figure religieuse du prophète, y a-t-il une figure historique, littéraire, politique, qui permette une identification commune ?

Il y en a plusieurs, y compris Ali, le gendre et cousin du Prophète pour les chiïtes. Il y a également le grand Calife de l'An mille Al Mansour le victorieux, Soliman le magnifique, Haroun el Rachid qui ont su préserver l'unité de l'Empire. Il y a eu Saladin ou le mythe de Saladin car il était kurde. Ensuite, la grande figure charismatique Nasser a marqué l'histoire la plus récente.

Quel impact, en termes de débat social, a l'absence d'un chef spirituel incontesté au sein des sunnites sur la possibilité d'une lecture commune et contemporaine du Coran ?

Il existe un chef le cheikh : d'Al-Azhar, Mohammed Sayyed Al-Tantawi. Mais il est vrai que le sunnisme se caractérise par son absence de clergé et la diversité des interprétations possibles. L'absence d'un chef incontesté et de lecture commune du Coran facilite le développement des extrémismes, mais il est difficile d'imaginer l'existence d'un chef incontesté auprès d'une communauté quelle qu'elle soit, de toute façon.

L'Occident doit-il soutenir les intellectuels musulmans réformateurs ou plutôt s'appuyer sur l'islam conservateur de facture classique ?

L'Occident doit évidemment soutenir les intellectuels musulmans réformateurs car l'islam conservateur classique maintient les croyants dans l'ignorance et la soumission. C'est un devoir et la tâche n'est pas aisée, car il ne s'agit pas d'en tirer des bénéfices pour nous mais bien d'agir d'abord et avant tout pour les populations du Moyen-Orient dans la mesure où elles demandent ce soutien. Et pour commencer, l'Occident doit cesser de soutenir aveuglément des régimes au nom des intérêts qu'il partage avec eux. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT VÉDRINE



CHINE, UNE

FOCUS

SAISON D'EXPOSITIONS

Au Centre Pompidou, aux Rencontres d'Arles, au Palais de Tokyo, au Palais de la Porte Dorée, dans les galeries parisiennes et partout en France, les expositions patrimoniales et contemporaines dévoilées depuis le mois d'octobre ont donné le ton de cette saison France – Chine. Parcours choisi parmi quelques moments forts de l'année à venir.

La rétrospective « Chine, génération vidéo » ouvre ses portes en janvier à la Maison européenne de la photographie (MEP). Onze jeunes artistes, sélectionnés par le commissaire indépendant Michel Nuridsany, y offrent leur regard avant-gardiste, avec humour, légèreté, relativisme et une inventivité débridée. Après les interrogations identitaires de leurs aînés, l'enquête « ahurie » sur le réel à laquelle se livrent ces créateurs, à travers des œuvres réalisées entre 1999 et 2003, est rafraîchissante. Fait notable, la présence de cinq femmes dans cette réunion d'artistes, signe d'une flagrante évolution.

Probablement plus reconnu aujourd'hui, en tout cas plus réfléchis dans leurs expressions, les pionniers Zhang Peili et Song Dong donneront ici les repères d'un genre qui tend désormais à dominer tous les autres. Raison de plus pour découvrir la fougue et la sensibilité de leurs cadets, malgré quelques maladresses de « jeunesse » ici ou là.

Réalités à double tranchant

À Pau et jusqu'au 3 janvier, le centre d'art contemporain Le Parvis a accueilli *Paradis fabriqués*. Les seize artistes présentés ont en commun, selon le commissaire Hou Hanru, de vivre « un moment crucial », de refuser la critique et la manipulation – aujourd'hui éculées – et de privilégier « l'expression de rêves fondamentaux ». Manière de démontrer qu'en Chine les postures artistiques sont souvent à double tranchant : les créateurs peuvent tout à la fois résister fortement à la pression de la réalité et s'y engager puissamment.

Dans cet ensemble, neuf plasticiens réunis au centre Ibos montrent des installations, des photographies, des calligraphies et des animations sur écran. Les sept autres artistes sont, quant à eux, réunis dans le programme « Venant du peuple, retournant au peuple » montré au Vidéo K.01 de Pau. Des œuvres vidéo entre documentaires, courtes épopées, fiction et plasticisme.

Wang Du en plusieurs stations

Tout aussi détonnant, dans son propos comme dans son organisation, le projet « Wang Du Parade 2004 » est, selon son initiateur l'artiste Wang Du, « une opération en forme de poupées russes, mais à l'envers ». C'est à partir de *Défilé* (2000), œuvre de Wang Du, qu'est construite cette exposition à la lisière entre un « *work in progress* » et une itinérance. Sur un podium, treize moulages en résine reproduisant des images et des personnages de propagande militaire sont disposés. Une bande son mixant marches militaires et musiques exotico-pop chinoises accompagne les sculptures. Le sol est recouvert de milliers de fac-similés des documents originaux ayant servi de modèles à la production des sculptures.

À partir de cette même création, quatre expositions distinctes auront lieu dans quatre lieux français. À chaque étape, la collaboration d'un commissaire général permettra d'associer à *Défilé* des œuvres plus récentes de Wang Du, en tenant compte des spécificités topographiques, des moyens et du contexte. À découvrir en première « station » au centre d'art La Criée de Rennes (du 16 janvier au 28 février), puis à Lyon au centre d'art Le Rectangle (du 24 mars au 9 mai), aux Abattoirs de Toulouse (juin-août), et enfin, au Palais de Tokyo à Paris (septembre-décembre) qui montrera une grande monographie d'œuvres récentes, réunion, entre autres, des pièces choisies au cours de l'année.

Montagnes célestes et symbolisme spirituel

Enfin, parmi les bijoux proposés à la visite au cours de cette année, la grande exposition *Montagnes célestes – Trésors des musées de Chine* est un événement incontournable. Installé dans les galeries nationales du Grand Palais du 30 mars au 30 juin, cet extraordinaire parcours de 150 œuvres évoque la quête spirituelle (le réel et le métaphysique, l'au-delà, la voie de la réalisation personnelle...) et son rôle déterminant dans les œuvres du passé. Ces jades, bronzes, céramiques et peintures composent un univers symbolique délicat, où les représentations religieuses dominent. Thèmes essentiels, les montagnes, rivières et paysages éternels sont ici les hôtes des légendes, des mythes, de l'âme des ancêtres et des poètes. ■

LAURENT VÉDRINE



中國文化年 L'ANNEE DE LA CHINE

QUELQUES EXPOSITIONS

- *Rétrospective Chen Zhen*, Palais de Tokyo, jusqu'au 15 janvier
- *Confucius : Printemps et Automnes*, musée Guimet, 29 octobre-9 février
- *Shanghai 1920-1950*, musée Carnavalet, 9 décembre-mars
- *Chine, génération Vidéo*, Maison européenne de la photographie, à partir de janvier
- *Chu Teh Chun*, Galerie de La Malmaison, Cannes, janvier-mars
- *Promenade édifiante et curieuse au Pavillon des Images*, musée des beaux-arts, Nancy, 30 janvier-26 avril
- *Sculptures de Sui Jianguo*, Galerie Enrico Navarra, février
- *Yin Xin*, Galerie Le Minotaure, fév.
- *Lauréats Pingyao 2002*, Festival international de photographie, MK2 Bibliothèque, Paris, 6 février-28 mars
- *Nouvelle Physiologie chinoise*, Cité internationale des Arts, 19-29 fév.
- *Les Montagnes célestes*, Grand-Palais, 30 mars-30 juin
- *L'Art contemporain en Chine 1985-2004*, musée d'art contemporain de Lyon, 15 juin-15 août

• Infos : www.anneedelachine.org

- ◀ Wang Du, *Le Défilé*, Kunsthalle, Vienne 2000
- ◀ Zhengming Wen (1470-1559), *À l'heure où la brume descend et les ombres s'allongent*, exposition « Montagnes célestes »

ASIE, UN MOIS



© Pierre et Gilles, Courtesy Galerie Jérôme de Noirmont, Paris / © D. Darzacq - Coll. Frac

FOCUS

DE PHOTOGRAPHIES

Les « Mois de la Photographie » en Asie connaissent en 2004 leur seconde édition. Ce sont ainsi Séoul et Busan (Corée), Singapour, puis Bangkok (Thaïlande) qui accueillent d'avril à août, avec le soutien de l'AFAA, les expositions d'artistes français dont les œuvres proviennent à la fois de galeries privées et de fonds publics.

Initié il y a vingt-quatre ans par Jean-Luc Monterosso, aujourd'hui directeur de la Maison européenne de la photographie (MEP) qui est devenue le pilier central la manifestation, le « Mois de la Photographie » a largement essaimé dans le monde.

Réunion d'artistes internationaux autour d'expositions thématiques ou monographiques, ce moment privilégié de l'image est demeuré inégalé.

L'Asie, absente à l'origine, fut à l'honneur avec le Mois de la Photo à Bangkok en décembre 2001 puis à Singapour en juin 2002. Ces deux manifestations ont présenté quelque 183 œuvres de la Collection de la MEP. La création française fut ainsi représentée dans toute sa diversité, celle que l'AFAA, dans sa mission d'accompagnement, s'attache à faire connaître.

Le Panthéon de Pierre & Gilles

C'est la Corée du Sud – contrée du célèbre festival de Busan – qui inaugure ce printemps photographique avec « Beautiful Dragon », première rétrospective de Pierre & Gilles en Asie. Conçu par la galerie Jérôme de Noirmont et le commissaire indépendant Bernard Marcadé, ce parcours propose près de 70 œuvres, qui couvrent la période 1978-2003. Accueillie au Seoul Museum of Arts du 9 avril au 16 mai, cette exposition thématique regroupe l'essentiel de leurs œuvres ayant trait à l'Asie.

Amis ou modèles des artistes d'origine asiatique, stars d'Extrême-Orient et occidentales, ou simples anonymes, les modèles « asiatiques » ont toujours jalonné l'œuvre de Pierre & Gilles et ce, depuis le tout début de leur carrière. Dans ce « panthéon » intime de l'ultra kitsch maîtrisé cohabitent pêle-mêle, selon les mots de Bernard Marcadé, « l'imagerie catholique et la tradition de l'icône, la féerie manga et l'esprit des séries B, le sacré des mandalas et la mièvrerie Poulbot, Shiva avec les Schtroumpfs, Saint-Sébastien avec Bruce Lee... ». On retrouvera donc ici ce qui

constitue le paradigme de leur œuvre depuis l'origine, c'est-à-dire le principe d'idéalisation appliqué au portrait. Cette recherche d'« artificialité » dans l'image trouve justement un écho très favorable dans le corpus iconographique des cultures populaires asiatiques, comme l'explique, *a contrario*, le commissaire : « *Ils (Pierre & Gilles) constituent des pratiques d'embaumement qui conjurent en quelque sorte le trop de réalité de notre culture (occidentale), obsédée par l'idée du tout donner à voir.* »

Pop Culture, voyage en utopie

Simultanément, et autre moment-phare de ces mois de la photographie en Asie, « Pop Culture » est dévoilée à Séoul, puis à Singapour en juin et Bangkok en juillet-août. Élaborée par Agnès de Gouvion Saint-Cyr, à partir de la collection du Fonds national d'art contemporain (FNAC), cette exposition regroupe des valeurs sûres.

Le thème retenu, Pop Culture, renvoie à des interrogations récurrentes de l'art contemporain : quel est l'impact de la globalisation sur les cultures locales, comment les particularismes résistent ou s'hybrident-ils, quel est le rôle des médias et des signes dans la construction d'une identité commune et polymorphe ? À ces questions, les artistes français répondent par « *l'utopie permanente et en adoptant une attitude parodique* », écrit la commissaire.

Que ce soit « *la satire de la quête permanente du bonheur* » chez Florence Paradeis, la mise en abîme d'une vraie fausse réclame pour la lessive Vizir de Pierre & Gilles, les paraboles sur « *le désir éperdu mais constant des femmes de s'approprier les canons de la beauté* » chez Jean-Paul Goudé et Orlan ; la vision « *grinçante* » de Natacha Lesueur sur nos névroses alimentaires, l'obsession publicitaire du voyage « *clés en mains* » avec Pascal Monteil, le regard de Cassandre distancié de Denis Darzacq ; ou bien encore les détournements-dénonciations des avatars de la pensée religieuse européenne par Bettina Rheims, ce florilège de la création française a bien de quoi ouvrir quelques pistes. À noter aussi, en marge des mois de la Photographie, la présence de 9 artistes français lors de la Biennale de Busan, du 22 mai au 31 octobre. ■



Exposition « Pop Culture » / FNAC : Natacha Lesueur, Série Les Aspics, 1998

GRANDS RENDEZ-VOUS

SÉOUL - AVRIL/MAI :

- « Beautiful Dragon » du 9 avril au 16 mai au Seoul Museum of Arts
- « Pop Culture » du 8 avril au 16 mai à la Galerie Sejul
- « Image & Paysage » / AFAA à la Fondation Kyonggido du 19 avril au 9 mai et à la Biennale de Busan du 22 mai au 31 octobre
- « Art Digital Vidéo » / AFAA du 18 mai au 6 juin au Geumjeong Cultural Center

SINGAPOUR - JUIN/JUILLET :

- « Beautiful Dragon » du 16 juin au 18 juillet au Singapore Art Museum
- « Pop Culture » au Singapore Arts Festival du 3 au 20 juin (au Old Parliament House. Artistes singapouriens à la galerie Substation de l'Alliance française)

BANGKOK - JUILLET/AOÛT :

- « Pop Culture » à la Tadu Contemporary Art Gallery du 10 juillet au 10 août

AFAA : sophie.robnardi@afaa.asso.fr
Singapour : shirlene@thish-comms.com
Bangkok : arkfongsmut@hotmail.com

LAURENT VÉDRINE

- Denis Darzacq : *Ensembles n°2*, 2000 / exposition « Pop Culture »
 - Pierre & Gilles : *Nuit d'été*, 2003. Modèle : Anh Duong
- Photographies peintes, pièces uniques.

UN PRINTEMPS À KABOUL



▲ Fiche d'identité scolaire des années 70, lycée Malalai

Dans le jardin délicat du palais royal au centre-ville de Kaboul, un acacia géant explose de bourgeons blancs, roses et mauves. Huit fois centenaire, cet arbre mémorial a connu les empires moghols, ouzbèques, perses, les envahisseurs britanniques, français, russes et soviétiques et, pendant six longues années, le régime nihiliste et ignoble des talibans. Aujourd'hui, les fous de Dieu semblent définitivement vaincus, et ce nouveau printemps qui jaillit dans la capitale afghane est aussi celui d'une culture en pleine résurgence.

On aimerait, bien sûr, que les musiciens et les bardes poètes chantent à nouveau ces vers du XVIII^e siècle : « Ah ! Que Kaboul est belle ceinte de ses âpres montagnes. Mon chant exalte ses tulipes éclatantes, la beauté de ses arbres me fait rougir. Ses rires ont la gaieté des fleurs et ses nuits obscures le reflet des chevelures superbes. » Il est malheureusement encore un peu tôt pour de telles effusions, tant les vingt-sept années de guerre ont mutilé la culture du pays. Le musée National, l'Institut des Beaux-Arts, les galeries, les monuments, les bibliothèques sont à reconstruire. Les sculptures, les peintures, les enluminures ont été volées ou détruites. Les livres, les films, les contes et les chansons sont dispersés, brûlés, oubliés. Comment rebâtir un peuple, un pays sans cela ? La culture est aujourd'hui l'alliée principale des Afghans, tant leur histoire et leur patrimoine suscitent d'intérêt à l'étranger. Des ONG et des acteurs culturels s'activent sur place depuis longtemps, et contribuent à la reconstitution d'un tissu artistique, par l'éducation, l'archéologie, la presse ou la scène. La réouverture récente des deux lycées franco-afghans, financée par une campagne de dons orchestrée par France-Culture, en est un exemple marquant. On n'avait pas vu depuis longtemps de telles scènes de liesse chez les femmes kabouli, ôtant leurs burqas et leurs voiles pour célébrer la première rentrée des classes pour les filles depuis vingt ans. Le musée Guimet, à Paris, entreprend de son côté un partenariat avec des chercheurs afghans, pour mettre au jour les antiquités épargnées par les iconoclastes destructeurs d'idoles. Mais l'espoir vient surtout de ce peuple qui, en un jour, a ressorti ses luths en bois de mûrier, s'est précipité dans les échoppes des artisans

photographes, et a dévalisé les librairies de littérature persane. On récite des *ghazal* dans les maisons de thé, on fait la queue pendant des jours devant les cinémas rouverts de Kaboul ; et des vieillards, visages ronds, barbes superbes, yeux verts mouchetés, transportent des télévisions flambant neuves sur des vélos chinois pour regarder la jeune speakerine qui officie sur TV Kaboul. Traversant des quartiers entiers en ruine, sur la route défoncée qui file vers le sud, on croise des enfants orphelins, garçons et filles, qui s'abritent dans les carcasses d'autobus calcinés. Ils jouent. Des jeux de guerre, mais aussi des jeux de mots, des jeux d'adresse, des jeux d'eau auprès des pompes installées par les ONG. Ils s'affrontent par cerfs-volants interposés, postés en équilibre sur les tuiles des palais rococos à l'abandon, sur fond de paysages romanesques à la Joseph Kessel. On croise aussi des hommes jeunes, souriants et rasés de près, baskets américaines recousues, pantalons traditionnels, gilets de coton, pin's et blousons Perfecto sortis des années 80. **La mode occidentale, hier interdite, comme les chants, les danses, les rires, les jeux, le sport, les bijoux, le maquillage, et bien d'autres choses encore, symbolise la liberté d'expression retrouvée.** Quant aux femmes, en ce jour sacré d'Achoba, fête chiite majeure, elles sont bien rares dans la rue. Quand un vent coquin se lève, on aperçoit parfois sous l'ample *burqa* des talons hauts, des tailleurs occidentaux, voire des pantalons moulants. Tout ici est encore dissimulé mais ne demande qu'à jaillir. Plus loin, dans un taxi poussif, on entend de la pop indienne sirupeuse, de la musique soufi accompagnée de tablas indiens, une reprise en pachtoun de tubes occidentaux. Le conducteur, sublime moustache recourbée, nous révèle que les pianos étaient pendus aux arbres par les cordes ! Stupeur et désarroi. Mais sourire béat quand on s'aperçoit qu'un militaire de faction a garni le canon de son fusil d'une fleur délicate. Kaboul vit tous les jours une révolution sans œillères, la plupart encore se méfient, mais on voit bien dans les yeux des Afghans, pourtant mille fois meurtris, que cette paix-ci peut être la bonne. ■

LAURENT VÉDRINE

© L. Védrine



Jeunes ouvriers au lycée franco-afghan pour filles (lycée Malalai)



Documents scolaires du lycée Malalai



Jardin du lycée Malalai qui a réouvert le 15 mars



No man's land sur la route de Peshawar



Un Bouddha géant couché préservé dans un musée tadjik



Militaire de l'Alliance du nord en faction à l'aéroport de Kaboul

GO BETWEEN

Ils sont partout, ailleurs, visibles et invisibles, ils ne sont pas l'Institution, ils deviennent malgré eux des institutions. Mais avant tout des passeurs, des *go between*, femmes et hommes libres, peu nombreux, mais véritablement influents, actifs. Acteurs du réseau, ça se sait. Jusqu'où peuvent-ils l'ignorer ?

GÖRGÜN TANER Tout l'art du Bosphore

La Fondation d'Istanbul pour les arts et la culture est la principale institution culturelle privée en Turquie. À l'origine de la Biennale d'art contemporain et de tous les grands festivals qui animent la ville, elle est également en première ligne pour l'organisation du Printemps français à Istanbul (mars-déc). Rencontre avec son directeur général Görgün Taner.

Au poignet, il arbore un bracelet branché en caoutchouc. Son T-shirt noir, imprimé en lettres capitales, indique qu'il confond sa ville et son travail dans la même passion. Saisissant un quotidien, il l'aborde par la dernière page, feuillette les pages culture, puis brandit fièrement un article sur la Biennale d'art contemporain d'Istanbul. Il ne lit pas le français, peu importe : il s'agit avant tout de montrer aux Européens d'ici qu'il y a du nouveau là-bas, à l'Est.

Görgün Taner, directeur général de la Fondation d'Istanbul pour les arts et la culture, est passé à Paris pour quelques heures. Pour jeter un œil à « Big Bang », l'exposition du Centre Pompidou. Mais surtout pour préparer le Printemps français qui aura lieu en 2006 dans la capitale turque. Imaginée il y a deux ans, cette première « saison française » sur le Bosphore a été conçue avec le soutien de l'AFAA et de l'ambassade de France. Stambouliote de souche, Görgün Taner avait choisi des études d'histoire et se destinait à une solide carrière universitaire. Son destin bifurque, « heureusement », dit-il, lorsqu'il entre à la Fondation à l'âge de 24 ans, pour s'occuper du Festival de cinéma naissant. Il n'en partira plus. Puis il enchaîne les responsabilités : le Festival de musique classique, le Festival de jazz – dont il devient le directeur en 1994, le marketing sept ans plus tard, et aujourd'hui, enfin, directeur général de la principale institution culturelle du pays.

Il porte sur la France, en termes de politiques culturelles, un regard admiratif mêlé de critiques. Peut-être pour mieux rappeler les défis qu'il doit relever à la tête de la Fondation pour faire vivre la culture contemporaine :

« Chez nous, il n'y a jamais eu d'argent public pour la création d'avant-garde. Nous fonctionnons donc intégralement sur le mode du mécénat privé. Depuis 30 ans, nous nous battons pour montrer la voie à plusieurs générations d'artistes. Nombre d'entre eux ont ainsi pu émerger sur la scène internationale. »

Aujourd'hui, même s'il doit parfois affronter des politiciens conservateurs offusqués par le soutien apporté à des artistes corrosifs, Görgün Taner affiche une confiance totale en l'art et en son pays. Pôle transdisciplinaire d'envergure internationale, la Fondation d'Istanbul a tissé des liens avec les principales institutions culturelles occidentales. Après l'inauguration récente d'un musée d'Art moderne dirigé par Rosa Martínez, il souhaite ouvrir à Berlin et Paris des « Instituts de Turquie » pour y exporter l'énergie créatrice qui embrase la capitale turque. « Les artistes turcs bénéficient d'un héritage culturel incroyable : ils sont bénéficiaires de la diversité des cultures anatoliennes, de l'identité multiculturelle d'Istanbul et de l'histoire de l'art occidentale. »

A-t-il peur que l'identité turque se dilue dans l'Europe ? « Mais ce sont les Européens qui ont peur d'eux-mêmes ! Moi, je ne conçois pas de vivre ailleurs. Istanbul est une des villes les plus cosmopolites au monde, c'est vraiment là-bas que ça se passe en ce moment ! » Seul bémol à cette excitation, Görgün Taner, 46 ans, avoue vouloir tout arrêter dans dix ans pour ouvrir un bistrot dans le quartier branché de Beyoğlu. Pour ses amis, il cuisinera des plats méditerranéens en écoutant du jazz. ■

LAURENT VÉDRINE

VITE / Görgün Taner. 1959 : naissance à Istanbul. Études d'histoire. 1983 : intègre la Fondation d'Istanbul, en charge du jazz et de la musique classique. 1994-2004 : directeur du Festival de jazz. 2001 : manager de la Fondation d'Istanbul. 2002 : directeur général de la Fondation d'Istanbul. Marié et père d'une fille de 12 ans, il prépare un « Printemps français » pour 2006.

LES FRAC EN ACTIVITÉ



FOCUS

LE LONG DU RHIN

En 2003, les expositions « Trésors publics » célébraient l'aventure des vingt ans des Fonds régionaux d'art contemporain (FRAC). Occasion d'un inventaire national des collections – à ce jour près de 17 000 œuvres –, comme des modes de diffusion et de fonctionnement, cette année anniversaire fut aussi celle du renouvellement. La notion de « FRAC de seconde génération » venait alors d'encourager les échanges internationaux. De nombreux professionnels étrangers invités avaient souhaité bénéficier des fonds français. Deux saisons plus tard, c'est évidemment dans le contexte européen que l'on en trouve les meilleures illustrations, à l'instar de l'événement « Des deux côtés du Rhin », à suivre à Düsseldorf et à Cologne.

L'envergure de cette manifestation commune, au musée K21 de Düsseldorf et au musée Ludwig de Cologne, vient inaugurer cette mobilité grandissante. Regards allemands sur des œuvres françaises et internationales, les expositions « Ambiance » et « Mouvement » se concentrent essentiellement sur des œuvres récentes des collections des FRAC. Alors qu'il est de bon ton de dévaloriser cycliquement la place de l'art contemporain français à l'étranger, cette dynamique transfrontalière doit permettre d'affirmer les atouts – comme d'en identifier les pesanteurs – de l'exception culturelle qui oriente les politiques hexagonales. D'autant plus que le projet est intégralement monté et mené par des commissaires allemands – en lien avec le Bureau des arts plastiques à Berlin et l'Association nationale des directeurs de FRAC (ANDF), gage d'une analyse certainement dépassionnée. Soutenu sur notre rive par l'AFAA, la DAP et le service culturel de l'ambassade, « Des deux côtés du Rhin » est organisé en miroir d'un vaste colloque sur les dimensions transversales de la gestion de l'art et de la structuration des « paysages de l'art contemporain », les 15 et 16 octobre.

Esthétique de la suggestion et débâchage de signes

« Ambiance », au K21, conçue par Julian Heynen et Stéfanie Janzen, propose les travaux d'une trentaine d'artistes traitant des thèmes de l'espace ou des espaces, des perceptions sensorielles, de paysages psychologiques des états et des genres possibles de « climax » créés à l'attention du public. En conséquence, ce sont surtout des installations produites ces

quinze dernières années qui ont été retenues, notamment lorsqu'elles génèrent une expérience esthétique par le biais de la suggestion. On trouvera dans ce florilège des créations de Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Claude Lévêque, Philippe Parreno, Anri Sala, mais aussi Absalon, Philip-Lorca di Corcia, Dougals Gordon, Dan Flavin...

La notion de « Mouvement » retenue au sens le plus large par ses curateurs (Kasper König, directeur du musée Ludwig, et sa collaboratrice Christine Litz) rend compte, d'une part, du processus de constitution d'une collection. La provenance et la destination des œuvres, particulièrement dans la relation entre des institutions aux fonctionnements distincts, est ici posée avec une pertinence *ad hoc*. Par ailleurs, ce thème du « mouvement » guide les choix des œuvres et de la scénographie de l'exposition. Il y est donc question de déplacement physique, de production de vitesse, de renversement et de réaction. De fuite en avant des images, d'une débâchage des signes. Ou encore du mouvement comme témoignage de la vie, comme symbole de l'impossible réel, comme métronome de l'espace. Constituée pour la forme, d'une pléthore de médias artistiques, l'exposition du musée Ludwig verra la mise en relation d'œuvres des affichistes Hains et Villeglé, de projets vidéo de Pierre Bismuth, Marcel Brothaers, Claude Closky, de photographies de Joachim Moga et Robert Doisneau, ainsi que des pièces de Buren, Gygi, Lavier, Moulène et d'une quinzaine d'autres artistes.

Pour un état des lieux des pratiques

Le colloque « Constituer et exposer l'art contemporain » est constitué de trois tables rondes de professionnels, de journalistes, de théoriciens et d'hommes politiques. Les deux premières, à Cologne, abordent d'une part la dynamique entre collections et lieux d'exposition, de l'autre les conditions de la production, de la collection et de l'exposition au regard des subventions, de la commande et du marché. Le troisième rendez-vous, à Düsseldorf, s'attache à un état des lieux des concepts d'exposition permanente et d'exposition temporaire ■

LAURENT VÉDRINE

- « Mouvement » et « Ambiance » du 14 oct. au 12 fév.
- Contact : corinne.henry@afaa.asso.fr



Carole Benzaken, Prix 2004

LES PRIX MARCEL DUCHAMP EXPOSÉS AVEC L'ADIAF

Parallèlement au projet « Des deux côtés du Rhin », au musée Ludwig de Cologne et au K21 à Düsseldorf, la foire d'art contemporain « Art Cologne » et son directeur, Gérard Goodrow, invite, à l'initiative du Bureau des arts plastiques, l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (ADIAF) et son président Gilles Fuchs, à réaliser une exposition avec les cinq lauréats du Prix Marcel Duchamp depuis sa création en 2000. Du 28 octobre au 1^{er} novembre, la foire mettra à disposition de l'ADIAF une surface d'exposition de 200 m² pour présenter, sous le commissariat de Jean-Marc Prévost, inspecteur de la création artistique à la Délégation aux arts plastiques, les artistes Thomas Hirschhorn, Dominique Gonzalez-Foerster, Mathieu Mercier et Carole Benzaken, auxquels viendra s'ajouter le lauréat 2005 désigné le 8 octobre dans le cadre de la FIAC de Paris.

Informations : www.artcologne.de et www.adiaf.com.

© E. Béné / O. H. / D. M. / A. P. / 2005 / H. A.

- Absalon, *Cellule N° 2*, 1991
- Dominique Gonzalez-Foerster, *Repulse Bay*, 1999



© A. Gruber/CRD/Alsaac

François Cheng

« La présence française rappellera à la Chine sa propre vocation à l'universel »

Au début de l'été, l'Académicien François Cheng a accordé à *Rézo International* un entretien exclusif à propos de la saison française en Chine. Il s'exprime sur les affinités électives des deux pays, sur les notions de style et de culture, et précise le rôle primordial que la nature peut jouer pour élever l'Homme en Asie comme en Occident.

Que vous inspire ce second volet des années croisées ? Dans quels domaines l'immense Chine et la France trouvent-elles leur récipro - cité ?

La France en Chine revêt pour moi une importance capitale, en ce moment même. Je vais commencer par un petit détour, sous forme de rappel sémantique. On sait que la Chine est le « Pays du milieu ». C'est vrai au regard de l'histoire et de l'espace, car le berceau de sa culture est la grande plaine centrale du Yang-tsé. Mais je rappelle aussi que la Chine se situe géographiquement au cœur de l'Asie : c'est là que l'expression prend tout son sens, et c'est pourquoi la Chine est pleinement consciente d'être entourée d'autres. Contrairement à l'image d'un pays renfermé sur lui-même, elle a, au cours des siècles, reçu des influences de tous côtés. Le fait le plus marquant, bien sûr, est l'assimilation du bouddhisme indien alors en déshérence. La Chine a volontairement intégré et magnifié cette pensée, pour en faire une religion ouverte à tous les hommes. Ainsi, à sa manière, elle a toujours tendu vers l'universel. Or, beaucoup de penseurs affirment que c'est l'Occident qui a inventé cette notion. C'est faux ! Confucius, Tao, Bouddha, ont adressé leur sagesse à chacun d'entre nous, sans distinction de classe ou de catégorie. Si la Chine est pour les Français ce Pays du milieu, la France est justement pour les Chinois le « Pays du milieu de l'Occident ». Car elle se situe dans une position similaire au sein de l'Europe : il y a le Nord, le Sud, l'Est et l'Océan, comme si elle était le miroir inversé de la Chine. On appelle ici la France « Hexagone », car, par sa forme, ses

Si la Chine est pour les Français ce pays du milieu, la France est justement pour les Chinois le « Pays du milieu de l'Occident ».

parties égales, elle est ouverte à tous les Orient. C'est un pays qui a reçu des influences de toutes parts et qui, par intégrations successives, après bien des brassages et des ravalements, est devenu cette

nation riche de tendances contradictoires. Mais elle n'a eu de cesse de surmonter ces tiraillements au cours de son histoire. D'où cet idéal permanent de tendre vers l'universel. Elle est parvenue à une pensée qui cherche l'équilibre et l'ouverture. Ce qui aboutit à cette inspiration générale, au prix de nombreuses souffrances.

C'est en ce sens que la France, dans le monde actuel, est indispensable ; et d'autant plus pour la Chine qui traverse une mutation historique. La présence française rappellera à la Chine sa propre vocation à l'universel, et l'aidera à évoluer vers la vraie liberté et la vraie fraternité. Sur ce

thème, je dis que la France doit être pleinement consciente de son rôle et ne pas chercher à flatter.

Mais plus concrètement, quels sont les atouts de la culture française au regard de la Chine contemporaine ? Quelles sont les attentes, que pourra-t-on partager ?

Sur le plan culturel, la France a des excellences et doit les mettre en valeur ! Je dis, par exemple, que le vin, la gastronomie, le protocole, la haute couture, l'art du jardin, l'architecture sont l'incarnation du génie français. Certains pensent que c'est banal et démodé, mais non ! Il s'agit en réalité de finesse, et c'est sans aucun doute notre pays qui tient ce rôle en Occident. Je pense à cette beauté française particulière, comme celle de l'Institut Français au cœur du soleil,

L'ANNÉE DE LA FRANCE EN CHINE (OCTOBRE 2004-JUILLET 2005) EN QUELQUES TEMPS FORTS

GRANDS ÉVÉNEMENTS POPULAIRES

- Concert-spectacle de Jean-Michel Jarre – Pékin, octobre 2004.
- Spectacle pyrotechnique du groupe F : « Plus de lumière » Shanghai, Shenzhen et Chengdu, octobre 2004
- Grand pique-nique sur la Grande Muraille avec des tablées représentant toutes les régions de France et des animations de théâtre de rue – mai 2005

MANIFESTATIONS ARTISTIQUES

Arts de la scène :

- Tournée de l'Orchestre de Paris dirigé par Christoph Eschenbach – Pékin, Shanghai, Canton, Wuhan, Hong Kong : du 28 octobre au 5 novembre 2004
- Tournée du ballet de l'Opéra de Lyon qui interprète *Tricodex*, un ballet contemporain de Philippe Decoufflé – Pékin, Shanghai, Canton et Hong-Kong
- Festival de musiques actuelles au Workers' Stadium de Pékin, juillet 2005

Expositions :

- « Les Impressionnistes », une cinquantaine de chefs-d'œuvre : Manet, Monet, Degas, Pissarro et Cézanne... – Pékin, Hong Kong et Shanghai, d'octobre 2004 à mars 2005.
- « Le Roi Soleil – Louis XIV » préparée par le musée du Château de Versailles – Pékin (Cité interdite) et Shanghai, d'avril à juillet 2005
- « Nouvelles Vagues » à partir des collections du musée national d'Art moderne, Pékin, Shanghai, Canton et Macao, février à juillet 2005

depuis la perspective du pont des Arts. La vraie grandeur dans la culture, ce n'est pas le gigantisme mais plutôt l'équilibre et la mesure. En résumé, c'est une question de style. Or, c'est le style qui fait l'Homme, comme disait Buffon ! C'est le désir d'atteindre une forme de dignité intérieure. Ainsi, la langue française a la plus grande exigence. Elle permet, plus que les autres, d'évoquer les choses avec allure. La beauté, où qu'elle demeure, anoblit l'Homme. Pourquoi évoquer tout cela ? Parce que la Chine, après un siècle et demi de tourments, après la Révolution culturelle, s'est un peu oubliée. La force de la grande tradition – chose qui n'a rien à voir avec le passéisme – est menacée par l'urgence, la vulgarité et les actions pragmatiques auxquelles l'énergie est désormais consacrée. C'est là que la France peut aider la Chine à retrouver l'élégance, une certaine forme de noblesse et d'élévation, dans une voie moderne, bien sûr !

Les écrivains, les poètes, les artistes sont, comme vous, des passeurs et des contrebandiers de la culture. De quel « génie français » les Chinois sont-ils friands en la matière ?

Tous les grands intellectuels chinois modernes ont été pétris et façonnés par la littérature européenne. Mais la France occupe pour eux une place particulière, à cause des grands auteurs du XIX^e, et plus tard grâce à des hommes comme Romain Rolland et Gide. Aujourd'hui, en Chine, on traduit à tour de bras dans tous les domaines de la pensée ! Tournier, Le Clézio, sont lus avidement ! Un grand projet de traduction de Proust est lancé, pour les huit années à venir. Et les sciences humaines ne sont pas oubliées : Foucault, Derrida, Barthes, Ricœur et même les *Écrits* de Lacan sont édités ! Aujourd'hui, il n'y a plus vraiment de censure pour les gens de lettres, ils jouissent d'une liberté grandissante. Même mon dernier ouvrage, *Le Dit de Tianyi*, vient de sortir en Chine, moyennant quelques petits aménagements. Vraiment, en littérature, tout est ouvert ! Les écrivains français vont rencontrer un public accueillant et chaleureux, car la réceptivité est très rapide. Les gens sont avides de savoirs et de découvertes. Concernant la musique, les interprètes et les amateurs chinois connaissent surtout les grands compositeurs allemands. Mais avec la découverte récente de Debussy, Fauré, Ravel, Messiaen ou César Franck, ils réalisent que la sensibilité française est bien plus proche de la leur. C'est un atout très important que la France devrait cultiver.

En ce qui concerne la peinture, les artistes chinois contemporains possèdent une technique impressionnante. Ils sont fascinants par leurs facultés à inventer. En ce sens, je pense que l'échange sera fécond des deux côtés, mais presque plus pour la France.

Le thème de la nature est au cœur de votre œuvre de poète. Les Français, les Européens, sont-ils à même de comprendre la sagesse qui en découle et de s'en inspirer ?

Lors de l'inauguration de l'exposition *Montagnes célestes* à Paris, j'ai tenté d'expliquer ce qu'est l'Univers vivant. Les Chinois ont éminemment le sens de la « création », de ce qui est donné « là », et qui permet une participation et une connivence entre l'Homme et son environnement. En Occident, la nature doit être soit domestiquée, soit exotique. La Chine admet, elle, que l'Homme est intégré au Tout. Ils ont un respect presque sacré pour le devenir contenu dans la nature. Ici, on ne s'étonne jamais assez, par exemple, de l'arbre ou de la

Pierre. Pourtant la roche n'est pas morte : elle est la source et le feu ! L'arbre, lui, dispense la leçon la plus sage et la plus vitale : il doit sans cesse s'épanouir et atteindre la plénitude des formes. Il contient le mystère de cette intentionnalité qui inspire chaque chose vivante. Ce processus-là est une leçon de noblesse. Moi, les explications occidentales, les raisons fonctionnelles et utilitaires ne me suffisent pas !

Cette pensée cyclique, cette conception ternaire chinoise du Yin, du Yang et du vide médian est pour moi la source de progrès culturels et économiques harmonieux. Sur ce sujet, la France et la Chine doivent absolument, c'est urgent, engager une réflexion commune. Au risque de voir s'aggraver les fléaux modernes qui menacent l'environnement.

Pour conclure, je dirais que la Chine a déjà beaucoup apporté à l'Occident, et possède encore de nombreuses leçons à lui proposer, tout comme l'Europe l'a aussi enrichie ! C'est pourquoi les échanges entre individus et *a fortiori* entre cultures sont des mouvements privilégiés et fertiles. C'est la culture française qui m'a permis de repenser la culture chinoise et réciproquement. Je souhaite vivement que ce dialogue continue en profondeur.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT VÉDRINE

En ce qui concerne la peinture, je pense que l'échange sera fécond des deux côtés, mais presque plus pour la France.

• « Paris à Shanghai – Trois générations de photographes français » – Shanghai et Chengdu, de mars à avril 2005

LITTÉRATURE ET AUDIOVISUEL

- Le Salon du livre de Pékin célèbre la littérature française – septembre 2005.
- Festival de cinéma – Unifrance à Pékin en avril 2005
- Festival de Cinéma en plein air – Pékin et Shanghai, printemps-été 2005

MANIFESTATIONS ÉCONOMIQUES, SCIENTIFIQUES ET ÉDUCATIVES

Économie, sciences et techniques :

- Exposition « Planète urbaine » de la Cité des Sciences sur le développement urbain comparé en France et en Chine – Pékin et Shanghai, d'avril à juillet 2005.
- Exposition de l'Institut Pasteur à Shanghai
- Colloques et conférences : une « Université de tous les savoirs » organisée en Chine tout au long de l'Année de la France.

Art de vivre et architecture :

- Rendez-vous France : la France en un clin d'œil – Pékin et Shanghai, janvier à juillet 2005
- Exposition de design : cent objets pour raconter le XXI^e siècle – Pékin, Shanghai, Shenzhen – 2005.
- Enseignement, formation, recherche :
 - Salon de l'éducation organisé par Édufrance – Shanghai et Pékin, octobre 2004.
 - Centre franco-chinois pour la science, la technologie et l'innovation – Shanghai, 2004.

BUREN IN VISU

FOCUS

AGAIN À NEW YORK

LE CONCEPTEUR DES BANDES 8,7 EST LE PREMIER ARTISTE FRANÇAIS À INVESTIR LE GUGGENHEIM DEPUIS LONGTEMPS

Avec « Eye of the Storm », le Guggenheim de New York invite Daniel Buren à transformer l'espace central du musée. Un immense objet cubique composé de miroirs sera installé sur la célèbre rotonde, afin de mettre en question l'architecture du lieu. Cette intervention *in situ* sera accompagnée d'une sélection des œuvres les plus marquantes de l'artiste. Ouverture de l'exposition le 24 mars 2005.

Vous allez investir seul le Guggenheim de New York, 34 ans après en avoir été expulsé lors de la 6^e exposition internationale de 1971. Dans quel état d'esprit préparez-vous cette exposition ?

Les responsables du musée Guggenheim d'alors, sous la pression spéciale de deux artistes très influents à cette époque, Judd et Flavin pour ne pas les nommer, ont décroché mon travail dans mon dos, en profitant d'une absence d'une heure, sans même me prévenir. Censure retentissante, en face de laquelle tous les efforts de la majorité des artistes participants en faveur de la réinsertion de ma pièce restèrent absolument vains. Une vingtaine d'années plus tard, le nouveau directeur du Guggenheim, Tom Krenz, m'a invité à réfléchir à la réalisation d'un projet. Il allait sans dire que, dans son esprit, il s'agissait entre autres de réinstaller l'œuvre censurée en février 71. Après de nombreux reports, me voici enfin au pied du mur. Je dirais immédiatement que, pas plus ici que pour aucune de mes expositions précédentes, il ne s'agit d'une rétrospective. Ce qui est en jeu, c'est la mise en place d'une exposition spécifique en dialogue direct avec l'architecture magnifique de ce musée. Problème que j'ai abordé exactement dans le même état d'esprit qu'alors, en procédant à une étude du lieu, de son histoire et de sa situation aujourd'hui. J'éprouve une joie réelle à pouvoir travailler de nouveau dans cet espace. C'est l'un des plus beaux musées du monde et l'un des plus difficiles, voire improbables, car impropres à la présentation d'œuvres d'art classiques dans sa partie ancienne que je vais utiliser.

Mis à part les bandes 8,7, vous utilisez aussi d'autres matériaux. Les considérez-vous comme des « outils visuels » privilégiés qui vous identifient ?

Ce que j'appelle mon « outil visuel », ce sont les bandes alternées blanches et colorées dont la mesure est invariable depuis 1965 et rien d'autre. Je n'utiliserais certainement pas le mot

outil et encore moins « outil visuel » pour signifier les miroirs, le métal, encore moins les jeux de couleurs ou le plexiglas. Ce sont des matériaux un point c'est tout et ils ne me caractérisent pas plus qu'ils ne caractérisent tous ceux qui s'en servent, c'est-à-dire absolument n'importe qui. Il faut bien comprendre que le terme « outil visuel » tel que je l'emploie et comme je l'ai déjà souvent expliqué, recouvre un concept extrêmement précis qui ne peut pas être calqué sur quoi que ce soit.

Vous venez de faire deux expositions en Chine et vous en préparez deux autres pour l'année prochaine. Votre travail est évidemment moins connu là-bas qu'à New York. Avez-vous l'impression de défricher un « territoire vierge », comme nombre d'artistes qui se rendent sur place ?

Ce n'est certainement pas parce que je ne connais pas très bien ce pays que j'ai l'impression de défricher un « territoire vierge ». S'il y a sur terre un territoire non vierge, c'est bien celui de la Chine ! D'autre part, je ne sais pas très bien ce que veut dire « être connu » ou « être reconnu ». En France, je suis certainement assez connu, c'est-à-dire que mon nom est plutôt repéré par le grand public depuis mon travail au Palais-Royal. Cette connaissance dépasse le milieu spécialisé. Les douaniers par exemple ne se lassent pas de me demander si je suis bien « l'homme des colonnes » ! Hors de France, seuls les gens du milieu artistique connaissent plus ou moins mon travail et par rapport à cela je pense qu'il est plus célèbre en Chine qu'aux États-Unis par exemple.

« Daniel Buren, né le 25 mars 1938 à Boulogne-Billancourt, vit et travaille in situ ». Pouvez-vous aujourd'hui encore vous contenter de cette phrase laconique pour vous présenter ? Bien sûr que je m'en contente toujours ! Comme je le disais déjà en 1968, dans l'un des films montrés chez Yvon Lambert, la biographie des artistes se résumant à une série de dates et de noms de galeries et de musées m'évoque le pedigree des chiens.

Propos recueillis par **LAURENT VÉDRINE**

- « Eye of the storm » de Daniel Buren, du 24 mars à début juin, Musée Salomon Guggenheim de New York, avec le partenariat de la Fondation Paul Ricard.
- Contact : corinne.henry@afaa.asso.fr

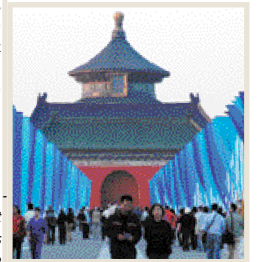


Photo-souvenir « De l'Azur au Temple du ciel », travail *in situ*, Pékin, octobre 2004.

DANIEL BUREN : UNE ACTUALITÉ CHINOISE

L'Année de la France en Chine est ponctuée de plusieurs événements autour de l'artiste français.

Le premier, organisé par le commissaire Xin-Dong Cheng a été dévoilé en octobre 2004 au Temple du Ciel, dans l'enceinte de la Cité interdite de Pékin. 230 drapeaux de cinq mètres de haut, se déclinant en cinq tons de bleu, sont disposés de part et d'autre de l'allée centrale. Cette installation *in situ*, intitulée « V », est un dialogue entre les teintes des tuiles du toit du Temple, la couleur naturelle du ciel et l'œuvre elle-même. Daniel Buren doit aussi présenter deux expositions ce printemps à Canton et à l'école des Beaux-Arts de Hangzhou. Enfin, l'exposition itinérante « Nouvelles vagues », à partir de février, mettra en valeur l'influence de l'artiste (à l'instar d'autres plasticiens, photographes et vidéastes) dans le cinéma français des années 60 et 70.

Photo-souvenir « Peinture-Sculpture », installation *in situ* de Daniel Buren présentée lors de la 6^e exposition internationale du Guggenheim de New York en 1971, avant son décrochage sous la pression de deux artistes américains

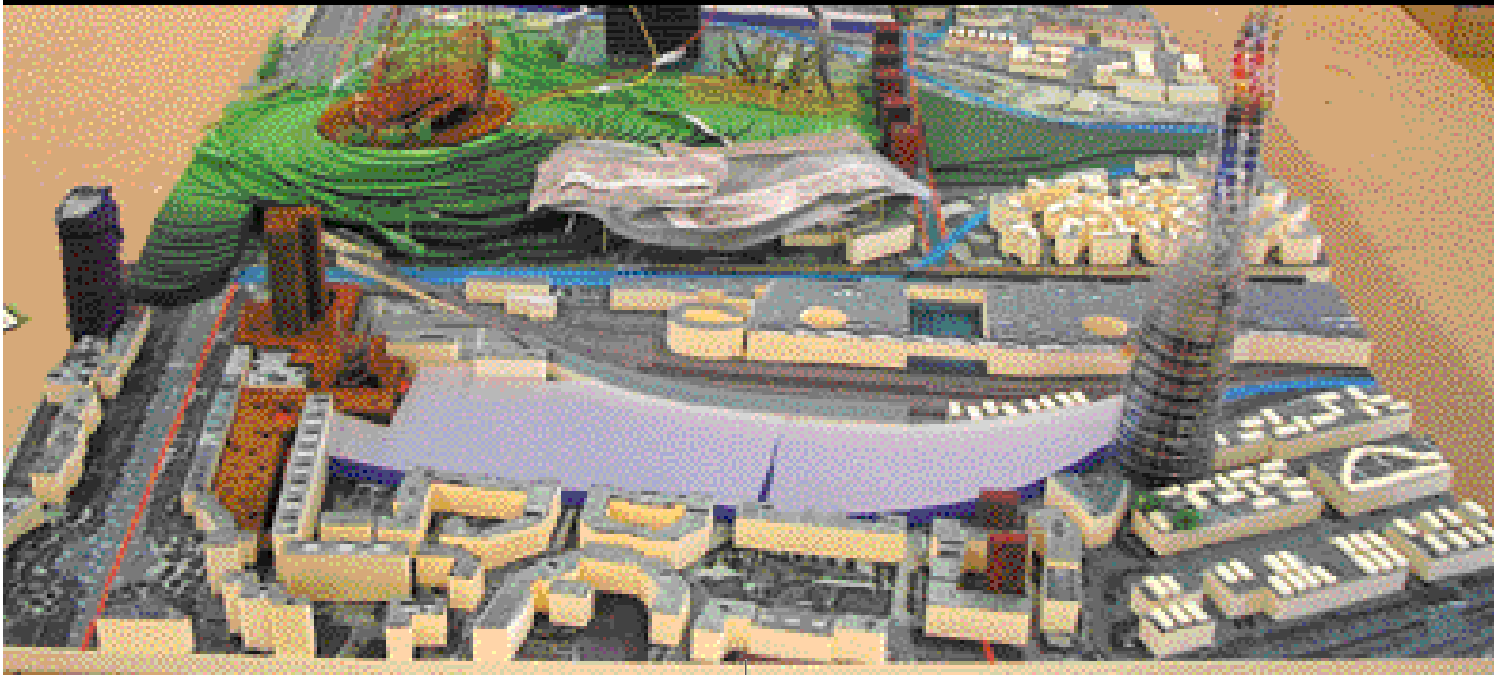
VENISE, LE TEMPS

Maquette de l'Atelier 2014, *vue sud* - © Jourda architectes, Paris



Maquette de l'Atelier 2034, *vue nord* - © Jourda architectes, Paris

Ci-dessous : Maquette de l'Atelier 2064, *vue sud* - © Jourda architectes, Paris



FOCUS

DES MÉTAMORPHOSES

La 9^e Biennale internationale d'architecture de Venise, qui ouvre ses portes du 12 septembre au 7 novembre, aura cette année des airs d'Exposition universelle. « Métamorph », le thème retenu par le commissaire général Kurt W. Forster, est une invitation à montrer les plus audacieuses innovations et idées en termes de constructions et d'urbanisme, et particulièrement celles qui prennent d'ores et déjà en compte les défis physiques, économiques, écologiques, sociaux et politiques du monde globalisé au XXI^e siècle.

Bien plus qu'un état des lieux des savoir-faire et des réalisations, il s'agit de parcourir le champ des utopies qui pourront prendre corps dans les décennies à venir. À ce titre, le pavillon français a été confié par l'AFAA (opérateur de la manifestation en collaboration avec le ministère de la Culture et de la Communication) à Françoise-Hélène Jourda, architecte qui s'est toujours illustrée par la prise en compte des nécessités du développement durable. Guidé par cette expérience reconnue, le projet français a pris le nom de « Métamorphoses durables ».

La problématique choisie est la suivante : imaginer et donner à voir les transformations et les bouleversements successifs que pourrait connaître un morceau de ville, si les conditions d'un développement harmonieux devenaient prioritaires. Une situation qui tient aujourd'hui de l'utopie, et qui nécessite une sensibilisation de tous les acteurs.

Trois équipes de cinq architectes, paysagistes et urbanistes

Pour ce faire, Françoise-Hélène Jourda a mis en place une « procédure » novatrice : faire travailler ensemble quinze architectes, urbanistes et paysagistes sur la base de trois scénarii d'anticipation, lors de trois ateliers de deux jours. En France, où ces métiers collaborent encore trop peu en dehors des chantiers, cette réunion de compétences est en soi une réussite. Elle est aussi indispensable à la mise en place de projets dits « durables », pour lesquels il est inimaginable de catégoriser les énergies, sous peine d'échec.

Par équipes de cinq, ces chercheurs se sont penchés sur le devenir potentiel d'un site, à court, moyen et long terme, de 144 hectares, entre des communes de l'agglomération parisienne : Paris *intra muros* et également Saint-Denis et Aubervilliers. Pour le moment, le terrain abrite des entrepôts, des

bureaux, des studios de télévision, des logements, des terrains de sport, un cimetière et des infrastructures de voirie. Le premier groupe a développé les directives données pour 2014 par la commissaire Françoise-Hélène Jourda : stockage des voitures à l'entrée de la capitale, suppression du périphérique, réalisation d'un poumon vert forestier, création de champs de capteurs solaires, invention d'un système de cimetière vertical...

Le deuxième groupe a apporté les modifications et innovations nécessaires, selon le contexte imaginé de 2034 : transformation des parkings en lieux de stockage, reconversion d'entrepôts en lieux de loisirs, évacuation des « sauvages » qui squattent la forêt vierge, installations de « cabanes » autonomes et unipersonnelles sur les toits parisiens, implantation d'un élevage de cochons noirs sur une colline... Enfin, la troisième équipe, projetée en 2064, propose, la construction d'une « ville basse » et d'un système de transports en commun aérien, l'utilisation de déchets vitrifiés pour le BTP...

Pour donner corps à ces « projections », des maquettes ont donc été conçues pour chacune de ces trois époques, et sont accompagnées de films et interviews réalisés par Gilles Coudert pendant toute la durée des ateliers.

Vers un système d'équilibre réfléchi

Dans le projet préparatoire, Françoise-Hélène Jourda écrit : « L'objectif est de montrer que la ville doit se transformer en permanence, tout d'abord pour devenir un milieu durable, puis pour se densifier progressivement, dans un système d'équilibre instable mais toujours réfléchi. » Car s'il est question à Venise de faire la démonstration d'un savoir-faire national et d'une certaine capacité à innover, le projet de 2004 est entièrement tourné vers la pédagogie. Il faut, écrit encore Françoise-Hélène Jourda, « générer un mouvement des différents acteurs vers la prise en compte du développement durable ». Disons-le clairement, si, en France, les métiers concernés et les citoyens ne changent pas radicalement d'attitude envers ces priorités, le risque est de n'avoir bientôt plus rien à développer.

LAURENT VÉDRINE

• Contact : yolande.de.courreges@afaa.asso.fr



© Jourda architectes, Paris

○ Françoise-Hélène Jourda

PAVILLON FRANÇAIS

Architectes choisis par la Commissaire Françoise-Hélène Jourda et ayant participé aux trois ateliers préparant l'exposition du Pavillon français à la Biennale d'Architecture de Venise.

Pour l'atelier 2014

- Olivier Brochet, architecte
- Sylvie Dugasse (Nouvel Album des jeunes architectes 2004)
- Philippe Madec, architecte
- Annie Tardivon, paysagiste
- Valérie Vaudou, architecte

Pour l'atelier 2034

- Jacques Ferrier, architecte
- Isabel Héroult, architecte
- Karine Herman (Nouvel Album des jeunes architectes 2004)
- Guerric Péré, paysagiste
- Rudy Ricciotti, architecte

Pour l'atelier 2064

- Marc Barani, architecte
- Michel Bertreux, architecte
- Jean-Christophe Quinton, (Nouvel Album des jeunes architectes 2004)
- Pascal Rollet, architecte
- Francis Soler, architecte





Zhan Wang : *Artificial Rock*, 32 x 52 x 30 cm, sculpture en acier inoxydable poli – © DR

Au-dessous du volcan

L'éveil des arts visuels n'est encore qu'un balbutiement... mais il explose, chaque jour, davantage dans tous les domaines

Si quelqu'un vous explique un jour l'art expérimental chinois et que vous pensez avoir tout compris, c'est que vous n'avez vraiment rien compris. Si vous acceptez l'idée qu'en Chine des personnages tels que Van Gogh, Pollock et Donald Duck sont réellement contemporains, vous commencez à peine à saisir. Mais si on vous affirme que la calligraphie peut-être là-bas plus subversive que la page web d'un dissident politique, vous perdez pied définitivement.

La Chine traverse depuis quinze ans une série de mutations complexes d'une violence extrême, et la scène artistique du pays en est l'exact miroir. Les artistes chinois ont assimilé en même temps plusieurs siècles d'art occidental, mais aussi réinventé des pans entiers de leur culture millénaire. Entre destruction cyclique et renouveau, entre ouverture et

perplexité, l'avant-garde progresse aujourd'hui dans un contexte socio-culturel en permanente évolution. Dans ce déséquilibre, les artistes ont peut-être trouvé une harmonie qui correspond finalement à l'identité chinoise.

Nouvelle Vague

Après la mort de Mao, la remise en cause de la Révolution culturelle offre aux artistes un espace de liberté. Affranchis du réalisme, ils s'inspirent de l'art occidental, tous styles et techniques confondus. Le « Groupe des Étoiles » (1979) et, plus tard, les peintres réunis sous la bannière de la « Nouvelle Vague » (1984-1985) marquent profondément cette époque.

En février 1989, cette génération se dévoile dans l'exposition officielle *China/Avant-Garde*

à la Galerie nationale de Pékin. Mais elle est interdite le lendemain... Quatre mois plus tard, la répression des manifestations de Tian An Men met un point final aux espoirs des artistes chinois d'avant-garde. C'est un bouleversement total qui provoque un changement de regard immédiat.

Le début des années 90 est marqué par un regain d'intérêt pour l'héritage historique et culturel chinois. Les peintres et sculpteurs du « Pop politique » détournent avec ambivalence l'iconographie maoïste, tel Wang Guangyi dans sa série *Great Criticism*. Tandis que le « Réalisme cynique » décrit la vie quotidienne avec mordant, d'autres artistes comme Feng Mengbo et Zhang Xiaogang s'attaquent à l'histoire de manière plus subtile en évoquant la famille ou des épopées occidentales.



Chen Wenbo : *Vitamine Z*, huile sur toile, 2002 – © DR



Qiu Zhijie : *Tatoo II*, photographie, 1994 – © DR



Wang Guangyi : *Coca-Cola*, huile sur toile, 1990 – © DR

En même temps, l'évolution de l'urbanisme et du contexte socio-économique ainsi que l'arrivée du consumérisme deviennent des sources d'inspiration majeures. La question de l'identité individuelle et culturelle prend un nouveau sens avec des artistes comme Qiu Zhijie ou Song Dong qui scrutent la vie quotidienne. Tout va très vite dans ce pays où l'on peut voir les immeubles pousser à vue d'œil, et les mouvements pop cyniques sont vite relégués par une nouvelle génération dans la catégorie « commerciale ».

Désormais, les installations, les performances (les « insurgés » du « Village de l'Est »), la photographie et de plus en plus la vidéo et Internet occupent le devant de la scène. Accompagnant les modifications grandissantes de la vie quotidienne et le nouveau mode de pensée en gestation, les nouveaux artistes croisent toutes les techniques dans un champ expérimental sans limites. Leurs préoccupations vont du local au plus global. Elles mêlent héritage traditionnel et modernité, avec une fascination certaine pour le réel et les expériences vécues à travers la description de parcours urbains ou domestiques anodins.

Protestation calligraphique

Entre autres préoccupations, le corps ambigu (Ma liuming), déssexualisé (Liu Jianhua), en crise, torturé (Zhang Yuan), en décomposition (Liu Wei), cannibalisé (Zhu Yu) ou transformé en chimère virtuelle (Chen Wenbo) devient le matériau privilégié d'interrogations individuelles. L'eau et la salle de bains (*Document on hygiène* de Zhang Peili en 1991) sont de même des thèmes récurrents de ces dernières années, tant par une résurgence d'une tradition naturaliste qu'en raison d'une volonté de se purifier d'une société devenue trop matérialiste (ce dont témoigne l'importance des thèmes de la géomancie et des philosophies asiatiques). Le détournement de l'écriture, notamment de la calligraphie savante des lettrés, est particulièrement porteur de subversion. Dès les années 80, Gu Wenda inventait ses « mots mal écrits », suivi par Wu Shanzuan qui produisait des idéogrammes absurdes, et plus récemment par d'autres comme Qiu Zhijie dans *Ten Tang Poems* (2001). Il s'agit pour ces artistes de piocher dans le trésor patrimonial chinois délaissé depuis près d'un siècle, tout en brisant symbolique-



Liu Wei : *Nosferatu*, huile sur toile – © DR



Zhang Peili : *Water*, vidéo 25 mn, 1991 – © DR

ment l'ordre social représenté par les caractères classiques. Ces textes illisibles, ces faux livres, ces « déraisons graphiques » disent une volonté d'inversion des normes et des signes et une recherche d'abstraction proche de Klee et Michaux.

Ces quelques exemples ne peuvent bien sûr être représentatifs d'une création contemporaine chinoise qui explose totalement dans ses techniques, ses formes, ses concepts, mais aussi sa sociologie, son public, son marché, ses lieux, ses tarifs... Quelqu'un a dit, il y a longtemps : *Quand la Chine s'éveillera...* Aujourd'hui, la Chine et ses artistes s'éveillent chaque jour davantage, cet éveil n'est encore qu'un balbutiement adolescent et la puissance des images qui nous proviennent de ce pays risque fort de bouleverser le monde de l'art dans son ensemble. n

LAURENT VÉDRINE

PREMIÈRE À VENISE POUR

FOCUS

ANNETTE MESSENGER

L'enfance, la souffrance, la création et la filiation en art figurent parmi les thèmes sur lesquels Annette Messenger réfléchit secrètement depuis plusieurs mois à l'abri d'un espace aménagé spécialement à Malakoff. L'enjeu ? Une participation attendue à la Biennale de Venise, 51^e du nom, à laquelle la France n'avait jusqu'ici jamais envoyé de représentante féminine. Le projet s'inspire d'un héros devenu universel...

Annette Messenger, il n'y avait eu que des hommes avant vous dans ce pavillon français...

Oui, effectivement, c'est bien moi la première femme... Ça a un peu tardé d'ailleurs ! Mais c'est ainsi. Personnellement, je n'y porte pas tant d'importance, mais je me rends compte que beaucoup de gens en parlent autour de moi. C'est symbolique, peut-être le signe d'un changement ou d'un tournant.

Pensez-vous que cette décision soit liée à la présence de María de Corral et Rosa Martínez, les deux commissaires associées de la Biennale (voir Rézo n° 16) ?

Je ne crois pas. C'est forcément un hasard car j'ai été sélectionnée il y a plus d'un an et elles n'ont été choisies qu'il n'y a quelques mois. Bien sûr, on peut dire que ça tombe particulièrement bien.

Vous êtes connue pour avoir abondamment traité de l'image des femmes dans vos œuvres. Allez-vous justement orienter votre exposition dans ce sens ?

Non. Comme je l'ai souvent fait, je vais surtout m'inspirer d'un récit, d'une histoire. En l'occurrence, il s'agit de celle d'un héros connu dans le monde entier... et c'est d'ailleurs un homme ! Disons qu'il y a un peu de Casanova, un peu de Pinocchio, un peu de commedia dell'arte, mais je ne peux pas en dire plus pour l'instant. C'est un point de départ qui me permet d'extrapoler. Ensuite, il s'agit d'exprimer ma propre sensibilité, notamment à l'aide des matériaux du quotidien. Mon projet est de constituer un parcours avec un début, un milieu et une fin, qui consiste en trois installations différentes. Je souhaite faire en sorte que les visiteurs aient l'impression de rentrer chez moi, dans une intimité. Je vais changer la circulation du public, en faisant sortir les gens par un endroit inhabituel. Je compte aussi casser la symétrie du pavillon, qui ressemble trop à mon goût à un petit Trianon. L'idée est de déstabiliser le public. Je travaille aussi sur l'idée de l'eau et du sang, des éléments particulièrement vénitiens.

Pensez-vous que les grandes biennales soient toujours les lieux d'identification de la création contemporaine ?

Bien sûr, les biennales sont importantes. Mais pour ce qui me concerne, ce ne sont pas les lieux qui comptent, ce sont les gens, les individus avec lesquels on travaille. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi Suzanne Pagé comme commissaire. Elle a réalisé un travail formidable à l'ARC (Animation-recherche-confrontation, projet mené dans le cadre du musée d'Art moderne de la Ville de Paris, ndlr) depuis les années 70. À Venise, la difficulté vient du principe même des pavillons nationaux. Je trouve ça un peu obsolète, surtout aujourd'hui où nous sommes devenus Européens à part entière. Et puis Venise, c'est tellement beau ! Les visiteurs de la Biennale sont aussi happés par les lieux et par l'histoire, et ça complique le travail de l'artiste qui doit y montrer des œuvres dans ce cadre qui n'est pas neutre !

Qu'est-ce qui a changé à Venise ?

Autrefois, les pavillons étaient vraiment réservés à des artistes confirmés. Aujourd'hui, selon les pays, il y a aussi beaucoup de jeunes. Je pense que le public est un peu déboussolé, car les parcours et les œuvres d'artistes très différents sont imbriqués. Au fond, c'est une très bonne chose.

Vous êtes en période de création, à quelques mois de la manifestation. Comment procédez-vous, et dans quel état d'esprit ?

L'OPAC (Office public d'aménagement et de construction de Paris, ndlr) m'a prêté un espace, un ancien cinéma près de chez moi à Malakoff. Ça me permet de reconstituer à taille réelle le parcours qui sera montré à Venise. Ça m'est vraiment utile, même si l'environnement n'a rien à voir ! Il n'y a pas les *people*, pas les foules...

En ce qui concerne l'état mental, il faut souvent faire le vide de sa propre histoire pour avancer, devenir un peu « bête ». C'est vital lors des périodes de création, en particulier lorsqu'on s'attaque aux aspects techniques, concrets de la fabrication des œuvres. L'histoire d'un artiste peut être vraiment encombrante, même si avec l'âge je trouve qu'on apprend à se sentir plus libre.

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT VÉDRINE

• Du 12 juin au 6 novembre / Contact : caroline.ferreira@afaa.asso.fr



© A. Messenger, *Tête de chat*, 2003

DEUX COMMISSAIRES

Annette Messenger a confié le commissariat de son exposition à **Suzanne Pagé**, directeur du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Avant d'occuper ces fonctions, à partir de 1988, Suzanne Pagé avait dirigé l'ARC durant 15 années. Elle a été commissaire de l'exposition Daniel Buren à la Biennale de Venise en 1986 (Lion d'or du Pavillon), puis présidente du jury de la biennale en 1997. Elle a réalisé de très nombreuses expositions d'art moderne et contemporain, de Rauschenberg à Carl Andre et Bruce Nauman, de Mario Merz à Gerhard Richter, de Daniel Buren à Christian Boltanski et Pierre Huyghe, d'Annette Messenger à Dominique Gonzalez Forster, d'Olafur Eliasson à Matthew Barney. Citons, parmi les figures historiques : Giacometti, Calder, Picabia, Rothko... Suzanne Pagé a souhaité s'adjoindre les services de **Béatrice Parent** en qualité de commissaire adjointe. Béatrice Parent est entrée en 1981, comme conservateur, au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Elle a ensuite dirigé l'ARC de 1990 à 1995. Elle est depuis responsable des collections contemporaines et assume le commissariat d'expositions d'artistes contemporains.

© A. Messenger

► *Casino*, 2005, installation, matériaux divers